Ami du Clergé du 28 novembre 1946

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du Dimanche. — *2e Dimanche de l'Avent :* Les disciples de Jean-Baptiste et Jésus, 41 ; — X. *3e Dimanche de l'Avent :* Délégation des Pharisiens auprès de Jean-Baptiste, 43 ; — XI. *4e Dimanche de l'Avent :* Les conseils de Jean-Baptiste, 45.
Plans pour une retraite à des jeunes filles. — VI. Comment éviter le péché, 47 ; — VII. La confession, 48.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

2e Dimanche de l'Avent

II

LES DISCIPLES DE JEAN-BAPTISTE ET JÉSUS

Mes frères,

Lisons la première partie de l'Evangile de ce jour. Nous y trouvons une question posée à Jésus et la réponse qu'il y fait (Matth., XI, 2-10).

« En ce temps-là, Jean, ayant appris dans sa prison les œuvres du Christ, envoya deux de ses disciples lui dire : « *Etes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ?* » Jésus leur répondit : « *Allez, racontez à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu.* Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Evangile est annoncé aux pauvres ; et heureux celui qui ne se scandalisera point à mon sujet... »

I. — *Question des disciples de Jean-Baptiste*

Jean est en prison. Il n'a pas voulu être un de ces chiens muets dont parle Isaïe, et avec une sainte hardiesse il a reproché au roi Hérode sa conduite scandaleuse, son union adultère avec Hérodiade, femme de son frère Philippe.

Il envoie deux de ses disciples les plus fidèles pour demander à Jésus s'il est « Celui qui doit venir », c.-à-d. le Messie, ou s'il faut en attendre un autre.

Ce n'est pas par doute, par ignorance ou par découragement, comme l'ont prétendu faussement certains exégètes rationalistes, qu'il provoquait cette démarche, car il ne doute pas de la mission du Sauveur, à qui il a rendu plusieurs fois un témoignage public, mais c'est par amour pour ses disciples et par zèle pour Jésus.

D'un côté, il voit avec peine que plusieurs de ceux-ci, par jalousie ou par trop d'attache pour lui-même Jean, leur maître, se scandalisent de Jésus et ne veulent pas reconnaître en lui le Messie promis.

D'autre part, il prévoit la mort qui l'attend et il craint qu'après sa disparition ses disciples soient comme des brebis sans pasteur, errantes, schismatiques. Il compte très bien que la réponse du Maître va dissiper leur incertitude et les ancrer dans la foi.

II. — *Réponse de Jésus*

Quelle va être la réponse de Jésus ? Voyons le destinataire, le contenu, la portée de cette réponse et les obstacles qu'elle suscite.

a) Destinataire. — « Allez dire à Jean », dit-il. C'est à lui qu'il adresse sa réponse, sans doute par courtoisie, par égard, car c'est Jean qui députe ses disciples à Jésus, mais aussi dans l'intérêt de la diffusion de la vérité. Elle va être ainsi connue non seulement des disciples envoyés, mais, par Jean, des autres disciples qui eux-mêmes s'en feront les propagandistes.

b) Contenu. — Et que diront-ils à Jean ? Il y avait sans doute foule autour de Jésus ; sa renommée de thaumaturge s'était répandue dans toute la région, attirait les âmes avides de voir et de savoir, tous ceux qui souffraient de langueur et de maladie. Les disciples de Jean n'avaient besoin que d'ouvrir les yeux et les oreilles. Ils pouvaient voir, et, au surplus, interroger cette foule qui suivait le Christ et ainsi puiser à pleines mains dans l'arsenal des miracles la preuve irréfragable de la toute-puissance de Jésus.

Ces miracles s'étendent à tous les domaines. « Toute puissance, dira-t-il plus tard, m'a été donnée au ciel et sur la terre », et ses œuvres font la preuve de cette audacieuse affirmation.

Il règne sur *les éléments.* La mer lui obéit. Les apôtres n'avaient rien pris pendant toute une nuit de pêche, Jésus leur dit de pousser au large et de jeter leurs filets; ils les retirent si pleins qu'ils se rompent.

Une autre fois, les flots courroucés ballottent affreusement la barque des disciples surpris par la tempête. Se levant à leur appel de détresse, le Maître menace le vent, fait taire l'orage et il se fait un grand calme. Non seulement les vagues s'apaisent à son ordre, mais elles deviennent comme une crête solide sous ses pieds. A sa voix, les substances sont changées comme l'eau en vin, aux noces de Cana ; elles se multiplient comme les pains au désert, par deux fois. Il commande à la fièvre, à Capharnaüm, dans la maison de l'apôtre Pierre, comme il commande aux flots et aux vents. L'aveugle-né est guéri, tombe à genoux et adore. Les corps lui obéissent de loin, comme cela se produit quand il guérit le fils du Centurion ou la fille de la Chananéenne. Et quand la mort a fait son œuvre, Jésus ressuscite : « Jeune homme, je te le dis, lève-toi », et le fils de la veuve de Naïm se dresse sur son séant et se met à parler.

La résurrection de Lazare est plus émouvante encore ; à ces paroles, ce corps, qui a connu durant quatre jours la corruption du sépulcre, secoue la pierre du tombeau ; le suaire, les bandelettes se détachent, le cadavre revit.

Les miracles de Jésus sont des miracles de puissance pour établir sa divinité ; ils sont aussi des miracles d'amour ; ils prouvent un Dieu, mais un Dieu penché sur l'humanité pour panser ses blessures ; ils sont humains en même temps que divins. Pas un besoin, pas une souffrance, pas un désir qui restent étrangers à sa sollicitude, à son intervention surnaturelle. Il n'est pas jusqu'aux soucis d'argent qui ne le touchent, puisqu'il ménage à Pierre, dans la bouche d'un poisson, le statère du tribut. Son premier si touchant miracle est opéré pour empêcher de braves gens de manquer de vin à leur noce. Au pain, plus nécessaire, objet à plusieurs reprises d'une multiplication merveilleuse, il ajoute le poisson, c.-à-d. l'agrément, le condiment du superflu si bon de temps en temps.

L'homme, même le malheureux, tient à sa vie, à

la santé. Voyez dans l'Evangile défiler le cortège des maladies qui assiègent le corps. La surdité, la cécité, le mutisme, la lèpre, l'hydropisie, la paralysie, la fièvre ; la mort enfin. Regardez, sur tous les chemins d'Israël, ces malades qui exhibent leurs plaies, qui clament leur misère, qui crient à tue-tête quand ils ne sont pas muets, et qui savent que l'amour parlera ayant à son service la toute-puissance : « Fils de David, ayez pitié de moi. »

Et le cœur, siège de l'affection, de l'amour ainsi que des souffrances, plus cuisantes que les infirmités physiques. Ce cœur est atteint par la mort de Lazare dans l'affection qui l'unissait à Marthe et Marie, ses sœurs, à Jésus lui-même : dans l'amour paternel et maternel par la perte d'une fille ravie à Jaïre. Jésus est encore là comme au temps de sa vie terrestre, pour rendre un ami à ses amis, un fils, une fille à leurs parents !

Il s'occupe des corps, des cœurs et aussi des consciences, des maladies morales. La lèpre, la paralysie ravageaient les âmes autant que les corps. Quand il rend le mouvement au paralytique, il ajoute : « Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. »

Jésus est venu déclarer la guerre au péché et au démon. Les nombreuses guérisons des possédés que l'Evangile nous montre hurlant, se tordant dans des mouvements convulsifs, écumant de rage nous disent sa toute-puissance.

Aussi tous les malades, les affligés accourent de toutes les bourgades, par tous les chemins, se pressent autour du divin thaumaturge au point que l'hémorrhoïsse n'arrive pas à pouvoir lui parler, et en est réduite à toucher la frange de son vêtement, et qu'il faut faire passer le paralytique par le toit. Les miséreux sont si nombreux dans cette foule que Jésus fait remarquer aux disciples de Jean, comme preuve de sa mission, que les pauvres sont évangélisés.

Evangéliser les pauvres, prendre soin des malheureux, s'occuper des miséreux en ces temps où règne le paganisme brutal, cruel, jouisseur, où la pauvreté est honnie, où le faible n'est même pas considéré à l'égal d'une bête de somme, quel miracle d'un nouveau genre !

III. — *Portée de cette réponse*

a) Comme preuve. — Il résulte nettement que Jésus invoque cela comme preuve qu'il est bien le Messie promis, annoncé, attendu. Il accomplit précisément tout ce que, longtemps à l'avance, les prophètes avaient attribué au Messie. Isaïe avait dit de « Celui qui devait venir » : « Il ouvrira les yeux des aveugles, il fera bondir les boiteux comme les cerfs de la montagne, il purifiera toute chair corrompue, il rendra l'ouïe aux sourds, il rappellera les morts de leurs tombeaux, il annoncera aux passants l'Evangile de la paix sur le penchant des montagnes ». Il ne faut donc pas en attendre un autre.

Jésus ne dit-il pas, un jour, aux pharisiens : « J'ai un témoignage plus grand que celui de Jean-Baptiste, car les œuvres que mon Père m'a ordonné de faire et que je fais rendent témoignage que le Père m'a envoyé. » (Jn., v, 36).

Ailleurs, Jésus parle de ses miracles comme de la démonstration directe et éclatante de sa mission : « Si je ne fais les œuvres de mon Père, ne me croyez point, mais si je les fais, croyez à mes œuvres. » (Jn., x, 38).

Et, lorsqu'il va ressusciter Lazare, mort en son absence, depuis quatre jours, il dit à ses disciples : « Je me réjouis à cause de vous, de ce que je n'étais pas là, afin que vous me croyiez. » — Et, debout devant le tombeau : « Père, dit-il, je te rends grâces de ce que tu m'as exaucé (du grand miracle qu'il va faire), je savais bien que tu m'exauces toujours. Mais je dis ceci à cause de ce peuple, afin qu'ils croient que tu m'as envoyé. » (Jn., xi, 42).

Au terme de sa carrière enfin, dans le cercle intime de ses apôtres, lorsqu'il dévoilait sa pensée, c'est avec une légitime fierté qu'il peut appeler ses miracles des œuvres que nul n'a faites, œuvres divines qui portent toutes les marques de leur origine.

Les Juifs eux-mêmes étaient frappés d'étonnement à la vue de ces œuvres merveilleuses de Jésus, si bien qu'ils disaient : « Lorsque le Christ viendra, est-ce qu'il pourra faire plus que celui-ci? » (Jn., vii, 31).

Les miracles sont la caution de sa parole. Sans eux, Jésus n'eût pas eu plus d'autorité que Platon. Et S. Paul, à cause de cela, se glorifiait de propager l'Evangile non point par les ressources de la dialectique, mais par la puissance de Dieu manifestée par des prodiges.

Les miracles sont vraiment le boulevard du christianisme.

b) Comme symbole. — Si les prodiges du Sauveur ont pour but de préparer à la foi la première génération chrétienne, ils ont aussi une signification mystérieuse, ils sont les symboles de l'universelle et totale régénération du monde. Jésus a eu compassion du corps, serviteur de l'âme, associé intimement à son sort, instrument fragile si souvent malheureux, susceptible de tant de détériorations, parce qu'il voyait dans cette pauvre et admirable chrysalide une œuvre précieuse destinée à renaître et à rester, dans l'éternité comme dans le temps, toujours l'associé de l'âme. En guérissant les misères du corps, il atteint aussi les âmes pour les sauver; il se manifeste ainsi comme celui qui est venu restaurer l'homme tout entier. L'aveugle, le boiteux, le lépreux, le sourd, le muet, le mort, le pauvre de l'Evangile, c'est le genre humain, comme dit S. Augustin, le genre humain égaré dans les ténèbres de l'erreur, qui titube n'ayant plus le soutien d'une volonté qu'ont affaiblie les passions, couvert de la lèpre des péchés n'entend plus la voix de la vérité, est plein de ces pauvres âmes qui ne connaissent pas l'Evangile. Heureux celui qui croit ! Il franchit, par sa foi, les limites de l'humanité pour penser ce que Dieu pense, pour vouloir ce que Dieu veut.

Croire à Dieu, c'est faire l'acte d'amour qu'inspire un père qui a parlé à ses enfants, qui s'est penché sur eux dans l'ombre, a entendu les battements de leur cœur et dont le regard a vu bien des larmes.

Croire à Dieu, c'est faire l'acte de confiance raisonnable d'un fils perdu dans les obscurités de la création, qui a besoin d'une voix qui l'appelle, d'une lumière qui le dirige, d'une main qui le conduise. Cela, c'est la force mystérieuse des saints.

Jésus n'est-il donc pas le transformateur divin ? Est-il besoin d'en attendre un autre ?

IV. — *Obstacles qu'elle suscite*

A coup sûr des obstacles se lèvent, se dressent, contre cette vérité. Voilà pourquoi Jésus ajoute : « Bienheureux celui qui ne se scandalisera pas à mon sujet ! »

Cette parole doit frapper les envoyés de Jean, car ils étaient intérieurement scandalisés au sujet de Jésus et c'était pour les guérir que Jean les avait en-

voyés. Ils avaient, comme tout juif, rêvé d'un Messie puissant, glorieux, éclatant et voici que l'attitude de Jésus, évangélisant les pauvres, guérissant, relevant les petits et les humbles les scandalise. Ils attendaient autre chose ; ils sont surpris, déçus. « Heureux, dit Jésus, celui qui ne se scandalisera pas de moi. » Et il tient à les prémunir contre les jours mauvais, dont ils seront les témoins, jours dont la mélancolique prévision perce à travers les paroles du Sauveur, jours où les lâches, les orgueilleux, les incrédules refuseront de le reconnaître, de l'adorer et de le suivre.

C'est que Jésus ne marche pas sans sa croix ; la croix est le sceptre de sa royauté. Jésus nous montre sa croix, mais il ne se contente pas de dire à chacun de nous : « crois et adore. » Il ajoute : « embrasse la croix et sois attaché à elle, avec moi. »

Il faut mourir, chrétien, chaque jour, à chaque instant, mourir à ton orgueil, mourir à ton égoïsme, mourir à tes jalousies, à tes rancunes, à ta cupidité, à tes passions malsaines ; il faut mourir.

Cette sinistre parole retentit comme un glas sur notre nature tremblante et amoureuse de ses aises ; voilà le scandale.

* *

O Jésus, nous ne voulons pas être scandalisés de vous voir évangéliser les pauvres, employer votre pouvoir à guérir, à relever les petits et les humbles.

Comme au temps de votre vie mortelle, je vois à vos pieds tous ceux qui ont faim et qui répètent matin et soir : « Notre Père, donnez-nous aujourd'hui le pain quotidien. » J'y vois les masses malades du corps et de l'âme. J'y vois les pères et les mères vous implorant pour une fille, un fils, poussant vers vous un appel plein d'angoisse, avec la conviction que vous pouvez les guérir. J'y vois les pécheurs qui, comme ceux de Palestine, veulent échapper au démon, vous demandent la paix, l'honneur de la conscience, le pardon.

O Jésus, vous êtes vraiment celui qui devait venir, parce que vous avez été, vous êtes, dans votre vie, dans vos miracles, toujours, le Sauveur. Ainsi soit-il.

3e Dimanche de l'Avent

I

DÉLÉGATION DES PHARISIENS AUPRÈS DE JEAN-BAPTISTE

Mes frères,

Les rôles ont changé aujourd'hui. Ce n'est plus Jean-Baptiste qui interroge. C'est lui qu'on vient interpeller. De quel droit ? D'abord de celui que possède toute âme de s'enquérir de la vérité auprès de qui la possède.

Ici une raison nouvelle s'imposait. Cette députation envoyée par le Sanhédrin était composée de prêtres et de lévites. Jean n'avait pas devant lui de simples particuliers ; mais la plus haute autorité ecclésiastique : on l'interrogeait officiellement.

Le Sanhédrin avait non seulement le droit mais le devoir de s'informer de l'introduction du rite nouveau que pratiquait le baptiseur, de s'éclairer sur une question importante, qu'il traitait constamment dans ses discours : l'arrivée prochaine du Messie. Lui-même reconnaît ce droit et répond aux questions posées.

Peu importe que l'envoi de la députation procède d'une intention plus ou moins louable. Le parti des Juifs, comme dit l'Ecriture, était avant tout le parti qui poursuivra le Messie pendant toute sa vie, de ses persécutions et de ses calomnies. Il commence son œuvre. Il se tenait obstinément en dehors du mouvement créé par le Précurseur, non seulement par suite d'un zèle aveugle contre toute innovation dans la loi ou les traditions, mais surtout par orgueil, car Jean prétendait soumettre le peuple à un baptême de pénitence, ce qui supposait la reconnaissance du péché.

Néanmoins ils étaient tous inquiets. La renommée du Baptiseur s'étendait chaque jour. Elle rappelait les bruits qui avaient circulé, il y avait trente ans, sur les dires de certains bergers, à propos d'un enfant mystérieux dont la naissance était apparue comme extraordinaire. Cet enfant avait dû disparaître dans le massacre ordonné par Hérode. Si c'était lui qui revenait ! On interrogeait les vieillards. Ceux-ci se souvenaient que dix ou douze ans plus tard dans le Temple, un jour, les Docteurs s'étaient trouvés en présence d'un adolescent, dont la science précoce les avait émerveillés. Mais ses parents, d'humbles gens de Galilée étaient intervenus, et l'avaient remmené avec eux. Depuis on n'en avait plus entendu parler. Alors, quoi ?... ils ne comprenaient plus. Il aurait maintenant à peu près l'âge de Jean. L'ascendant de ce dernier croissait de jour en jour ; le Sanhédrin en prenait ombrage. Il s'agissait de savoir, pour aviser ensuite.

On le questionne. — « Es-tu le Messie ? » — « Non. » — « Elie ? » dont il avait les vertus, l'austérité, le prestige. — « Non ». — « Un prophète ? » — ou mieux : « Le Prophète ? », celui dont parle Moïse ? — « Non ».

Les Pharisiens respirent. Cet homme n'a pas l'importance que le peuple lui donne. On s'est trompé. L'enthousiasme des foules disparaîtra comme il est venu. Il fallait bien pourtant que les envoyés apportassent quelque chose de positif à ceux qui les avaient dirigés vers Jean.

— « Qui donc es-tu alors ? — Que dis-tu de toi-même ? » — « Qui je suis, moi ? » — Et l'homme de Dieu s'enfonce dans une humilité profonde. Lui dont la fermeté et la pénitence mériteront l'éloge de Jésus veut s'effacer aussi loin que possible. « Ce que je suis ? » Mais : rien, moins que rien : un son, un écho, une voix qui a choisi pour théâtre de son enseignement, non une Académie, ni un amphithéâtre, mais le désert. Il ne se doutait pas que précisément ce rôle, depuis longtemps les prophètes l'avaient annoncé, et que puisque il le remplissait si bien, il était dans le plan prévu par Dieu pour faire triompher la vérité.

Mais s'il est si peu de chose : — « De quoi te mêles-tu ? de quel droit baptises-tu ? »

Il y avait chez les Juifs des rites de purification, des ablutions, comme en font encore aujourd'hui les Musulmans. Baptiser veut dire : laver. Or, les prophètes avaient annoncé que le Christ instituerait un baptême pour purifier les âmes. Mais c'est le Christ qui baptiserait ainsi. Personne d'autre n'avait le droit d'anticiper son action ni d'usurper son pouvoir.

Voici la réponse de Jean. Elle prend des proportions inattendues. « Moi, je baptise dans l'eau ; celui qui vient derrière moi donnera le baptême véritable, le sacrement qui ne sera plus un symbole, mais une réalité, mais une force surnaturelle, qui purifiera les

âmes. Il baptisera dans l'Esprit et dans le feu. Il n'est pas loin. Il est au milieu de vous et vous ne le connaissez pas. »

Quelle scène et quel langage ! J'ajoute : quelle leçon ! Elle atteint chacun de nous. Car nous devons tous être des voix qui éclairent, et des gestes qui entraînent.

I. — *Des voix qui éclairent*

Merveilleuse tactique. Dieu qui aurait pu continuer à tout faire par lui seul, veut employer pour développer son œuvre la collaboration humaine. Ordre physique, Ordre intellectuel, Ordre moral ? Oui, bien sûr. Mais Ordre surnaturel surtout. Dieu veut trouver en chacun de nous des précurseurs qui l'annoncent, des coopérateurs qui y travaillent.

Ce faisant, il nous grandit. Il sait qu'il nous associe de la sorte à son œuvre de choix : celle de l'Evangélisation, but premier de sa mission ici-bas, et pour laquelle il a choisi spécialement des apôtres. — Il sait aussi que le seul bien que nous devons estimer parmi ceux qu'il nous est donné de répandre, c'est celui qui éclaire et purifie l'âme de nos frères. L'avoir propagé nous donne l'espoir de prolonger notre influence au-delà de la tombe, d'augmenter ainsi nos mérites et notre récompense. — Il sait surtout que le bien provoqué dans l'âme de nos contemporains est la seule compensation que nous pouvons invoquer contre nos défaillances personnelles. Nous sommes ordinairement de si tristes personnages que nous devons bien essayer, pour nous relever, d'être parfois des apôtres.

Du reste il nous est impossible de ne pas agir sur nos semblables. Nos actes, quels qu'ils soient, ont un retentissement forcé sur le monde. Il émane d'eux, s'ils sont bons, de la lumière, de la bonté, comme elles émanaient du mystérieux personnage qu'interrogeaient alors les Pharisiens ; et s'ils sont mauvais, une diminution certaine de grandeur et de beauté. C'est avec tout cela que se constitue le patrimoine moral de l'humanité.

Ce faisant, il donne à votre action une *opportunité* saisissante. Si vous étiez à une époque où la doctrine de vérité fut universellement connue et respectée ; où le peuple eut une foi et la vécut ; où le monde que vous fréquentez eut gardé pour l'Eglise et ses enseignements toute l'estime et toute l'obéissance qu'elle mérite, peut-être alors, sans vous en désintéresser, pourriez-vous vous relâcher un peu de cette grandeur dont je vous parle. Vous laisseriez à ceux qui ont la mission spéciale d'enseigner au nom de l'Eglise, le soin de le faire. Vous savez si vous êtes à cette époque ! Voyez au contraire que le péril religieux actuel fait de l'apostolat une nécessité pressante. Soyez assurés que cette persécution laisserait derrière elle dans les âmes un vide que rien ne saurait combler, si elle venait à triompher.

Elles souffrent déjà, ces âmes, de se sentir sans guide et sans espoir ; elles se plaignent et le disent. Resterez-vous insensibles à leur cri de détresse ? Ne sentez-vous pas que le Messie attend de vous que vous les dirigiez vers lui, qui seul peut les sauver, et remettre en notre société les éléments indispensables à sa prospérité ?

D'autant plus qu'au fond cet apostolat est toujours un *devoir* sacré. Qu'est-ce que le christianisme, sinon d'abord l'amour de Dieu ? Or, Dieu, vous ne l'aimez pas, si vous assistez impassibles à l'évanouissement de son règne, si vous ne faites pas tout ce qui dépend de vous pour propager sa lumière et proclamer son autorité. Regardez la croix. Voilà ce que le Christ a fait pour restaurer la grandeur de son Père. Et vous, en voyant la lutte qui s'engage à chaque instant contre lui, vous resteriez là dans vos aises, dans votre facile religion, dans vos tranquilles plaisirs, radieux et placides possesseurs d'une doctrine que vous n'avez pas plus que d'autres mérité de connaître ? Et vous diriez que vous avez accompli la Loi, toute la Loi ? Que faites-vous alors de son premier article : « Que votre règne arrive », si vous n'essayez pas d'en hâter l'avènement en vous y employant de toutes vos forces ?

Le christianisme est aussi l'amour de vos frères. Or, ces frères, pouvez-vous dire que vous les aimez, si vous restez insensibles à leur perte éternelle, si vous n'essayez pas d'asseoir d'abord solidement en vous la vérité et de la répandre ensuite autour de vous par l'exemple, le conseil, la parole, l'influence, la vigilance et les multiples moyens que le zèle doit vous faire découvrir et propager ?

Aimeriez-vous même votre patrie, si vous ne vous efforciez de provoquer l'élévation des sentiments du peuple, l'accroissement de sa valeur morale, le culte des vertus individuelles, qui enrichissent le patrimoine des vertus nationales ? Vous ne voyez donc pas la pente où notre société va retomber, si vous ne tentez d'enrayer l'inévitable glissement, qui l'attend, même après la douloureuse épreuve dont elle se relève avec tant de peine. Ces considérations vous laisseraient-elles indifférentes !

Du reste, c'est chose si naturelle de propager la vérité quand on la possède. Rappelez-vous la réponse des Apôtres : « *Non possumus non loqui.* Nous ne pouvons pas nous taire ». C'est vrai. Quand Dieu et sa sainte vérité ont pénétré profondément une âme, ils y jettent des éclats, ils y provoquent des besoins de rayonnement qu'on n'emprisonne pas. La lumière, on peut l'éteindre, on ne la retient pas captive. Elle veut éclairer. Ne vous inquiétez pas de son intensité, ni de son rayonnement, ne vous demandez pas si votre influence est modeste, votre savoir restreint, votre situation obscure, vos talents inférieurs. Qu'importe le peu ! Le monde s'améliore du fait seul d'un élément de bien jeté dans la mêlée des événements et des choses, comme l'océan se compose d'une multitude de gouttes d'eau imperceptibles et sans valeur. Du reste, et pour tout dire, c'est l'effort que Dieu féconde, ce n'est pas le talent.

II. — *Des gestes qui entraînent*

Le nombre et le genre en sont illimités.

Il y a l'action proprement dite, d'abord. Dieu sait si le temps la favorise, si même on l'exalte de toute façon, au point de lui avoir donné, dans une synthèse savante les diverses activités qui s'exercent un nom respectable entre tous : l' « Action Catholique ».

Non seulement il n'y a aucun mal à en dire, bien qu'ici-bas en ceci comme en toutes choses la perfection ne soit jamais atteinte — mais il faut entrer résolument dans l'Action catholique, avec tout ce qu'elle représente d'effort et de dévouement, dans et sous la forme qui convient à vos tempéraments et à vos aptitudes.

Prenez garde seulement de ne pas laisser l'activité absorber toutes vos préoccupations. Agir ? Oui, c'est bien. Vous associer aux œuvres ? Parfait, à condition

que vous ne vous imaginiez pas que votre activité produit par elle-même les résultats que vous envisagez. *La grâce divine est l'agent premier, indispensable des transformations surnaturelles.* Or la grâce s'obtient par la prière et par la soumission totale aux préceptes de l'Evangile. Que d'œuvres échouent parce qu'elles ont méconnu cette vérité !

Etes-vous tellement occupés qu'il ne vous reste aucun loisir pour vous intéresser pratiquement aux œuvres, il y a l'*exemple* à donner. Regardez dans le lointain. Quand Jean paraissait avec sa mine austère, ses vêtements de sacrifice, après des années de pénitence où il s'était nourri au désert de sauterelles et de miel sauvage, il avait le droit de parler de mortification. On le croyait, parce que le premier il avait pratiqué ce qu'il réclamait. Et quand plus tard il commencera sa vie publique, l'Evangéliste fera remarquer qu'avant d'enseigner, N.-S. avait vécu ses préceptes : « *Cœpit facere et docere* ». — Ses meilleurs apôtres ont été les plus fidèles observateurs de cette tactique divine. S. Ignace appelait la pauvreté sa mère, et S. François son épouse, signifiant par là qu'ils lui devaient la plus sûre fécondité de leur apostolat. La loi de l'exemple est toujours de rigueur, et le sacrifice des convoitises terrestres est le secret des grandes conversions cachées dans la bure du moine ou le modeste surplis du missionnaire.

Beaucoup de chrétiens l'oublient. D'où leur déception et la stagnation de l'œuvre à laquelle ils se dévouent. On voudrait les suivre, on ne saurait les croire, car on ne peut estimer la puissance de leur doctrine, puisqu'elle n'est pas capable de sanctifier ceux qui la prêchent.

Après l'exemple, la *parole* vous offre une occasion puissante d'apostolat. Ecoutez Jean ; comme il parle bien ! Ecoutez N.-S. « *Evangelizare* » ; il est venu surtout pour cela. Et comme ils accomplissent bien leur tâche ! Quelle éloquence dans leurs formules accessibles à tous les esprits ! Quels résultats merveilleux ! Par eux la vérité est entrée dans le monde, et par leurs successeurs dans l'œuvre de la prédication elle s'y maintient et s'y développe. Mais à une double condition : celle d'abord d'avoir appris la doctrine, de posséder sa foi de façon à pouvoir la défendre contre les blasphèmes aussi insensés qu'audacieux dont les méchants la poursuivent ; celle aussi de mettre son cœur dans ses paroles. S. François-Xavier a prêché l'Evangile dans vingt langues qu'il ne savait pas, mais il savait aimer; et sa petite croix de bois a courbé plus de têtes que l'épée des grands conquérants. S. Bernard haranguait souvent des multitudes qui ne l'entendaient pas, mais son cœur allait plus loin que le bruit de ses discours et il émanait de toute sa personne, quand il prêchait, une telle influence que les mères cachaient leurs enfants pour les soustraire à cette séduction. L'homme résiste à la force, à la dialectique, au talent, à l'habileté ; il ne résiste ni à la conviction ni au dévouement. Pour conquérir le monde, même ceux qui ne savent point parler peuvent aimer les âmes qu'il contient, et les orateurs ne doivent pas oublier qu'il y a quelque chose de mieux à faire que d'éblouir les esprits, c'est de posséder les cœurs.

Enfin, direz-vous que vous n'avez aucune influence par vos exemples, aucune éloquence dans vos paroles, je vous répondrais : alors il vous reste la *prière*.

De longues années de prière au désert et quelques mois de prédication au Jourdain, c'est tout le bilan de Jean-Baptiste. Et quand notre divin Maître avait donné aux foules le meilleur de son temps et l'éclat de sa puissance miraculeuse, il avait hâte d'aller, pendant la nuit, sur la montagne faire une nouvelle provision d'effluves divines. Sur ce terrain, les plus pauvres, les plus insignifiants parmi nous retrouvent leurs avantages ? Car qui donc est incapable de prier ? Qui donc ne pourrait réciter humblement, mais avec cœur, les sublimes appels du *Pater :* que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite ? Tout est compris dans ces rapides et célestes formules. Et celui qui en ferait le thème habituel de ses supplications verrait le ciel s'ouvrir pour répondre à ses désirs.

* *

Que cette faveur vous soit donc accordée de régénérer les âmes. Nulle œuvre n'est plus digne de l'activité d'un chrétien ; nulle ne renferme en ses flancs plus de charité ni plus d'allégresse ; nulle n'est plus pleine d'espérance, car au jour du jugement le Sauveur du monde vous saluera comme le compagnon de sa Rédemption. Ainsi soit-il.

4e Dimanche de l'Avent

I

LES CONSEILS DE JEAN-BAPTISTE

Mes frères,

« La 15e année du règne de Tibère-César, Ponce Pilate était gouverneur de la Judée... sous les grands prêtres Anne et Caïphe... »

Quel majestueux préambule ! Quelle grande allure à cette première phrase ! C'est le style solennel des inscriptions sur le marbre des monuments. Il nous faut admirer ce luxe d'indications, date officielle qui marque la place de N.-S. dans l'histoire profane, qui rattache le grand événement de la Rédemption à l'histoire de l'empire romain et nous permet ainsi de le situer en comparaison des événements restés dans nos mémoires et consignés dans les parchemins de la science.

En s'exprimant de la sorte, S. Luc a-t-il voulu seulement fixer l'époque de la prédication de Jean-Baptiste, préface de la vie publique de N.-S.? Certes Jean-Baptiste est le plus grand des hommes, N.-S. en a rendu lui-même le témoignage ; il ne semble pas tout de même de taille à supporter seul la majesté d'un tel prologue. Si l'Evangéliste parle de l'empire romain, des princes qui le gouvernaient, de ses représentants en Judée, des grands prêtres d'alors, c'est pour montrer que la prédication de Jean est comme la préface de la vie publique du Messie. Il semble les convoquer à former comme une garde du corps à quelqu'un qui les dépasse tous. Jean le montre du doigt comme pour l'indiquer à la foule impatiente : « Attention ! le voici; préparez-vous ; il vient. Les temps sont accomplis ; Rome a triomphé, la Judée est divisée. Le St-Esprit depuis quatre siècles s'est tu, pour vous permettre de réfléchir. Ecoutez-le maintenant, il parle par ma bouche. Recueillez-vous ; les préparations de Dieu sont achevées, c'est aux vôtres qu'il faut songer. *Parate vias Domini* ».

Tout s'enchaîne ainsi dans nos Evangiles. L'apostolat, c'est non seulement une voix qui parle mais

une vie qui s'impose. Avant de songer à convertir les autres, il faut s'être converti soi-même. Aussi le : « *Parate vias Domini* » se complète par ce mot qui nous l'explique « *Pœnitentiam agite ;* Faites pénitence ». — Ecoutons avec respect ce conseil et demandons-nous : Pourquoi et Comment faire pénitence ?

I. — *Pourquoi faire pénitence ?*

Pour une raison générale d'abord. Nous sommes tous pécheurs. L'histoire nous raconte la tristesse de nos origines ; et nos réflexions personnelles nous les rappellent sans cesse.

Comment en effet oublier, en cette proximité de Noël, la faute originelle avec l'anathème qui la suivit ? Tout cela n'aurait jamais disparu, si un généreux et divin intermédiaire n'avait accepté de nous en délivrer. L'humanité instinctivement le sentait. Ecoutez à travers les siècles ses cris de détresse. Les prophètes les expriment dans leurs accents inspirés.

« Fais appel à ta puissance et viens nous délivrer » (Ps. LXXIX). — « Montre-nous ta face adorable, et nous serons sauvés ». — « Regarde, nous sommes ton peuple. Que ne déchires-tu les cieux ! Que ne descends-tu vers nous ? » (Is., LXIV). — « Cieux, répandez votre rosée et que les nuées pleuvent le Juste » (Is., LXV). Les prières deviennent plus pressantes, à mesure que les temps s'avancent, jusqu'au jour où le vieux Zacharie chantera son *Benedictus* et Siméon, dans la joie de la naissance du Désiré des Nations, son *Nunc dimittis*.

Avouons que les plaintes étaient fondées et les désirs légitimes. La terre offrait un spectacle lamentable. La raison humaine avait saccagé toutes les vérités dont la tradition lui avait laissé le dépôt. De l'universalité de l'erreur tous les crimes étaient sortis comme par une germination naturelle. Individus, familles, sociétés : tout y avait passé. Quelle tristesse ! et quelle leçon d'humilité ! Toute-puissance de la raison et infaillibilité de la volonté ? Qui osera sérieusement les proclamer, après ces constatations ?

Nous n'aurions du reste qu'à relire notre propre histoire pour nous convaincre de la faiblesse de nos moyens ; car ce que le passé nous apprend, le présent nous le met sous les yeux. Pécheurs, nous le sommes tous, à des degrés divers évidemment. Mais qui oserait se croire à l'abri des conséquences du péché originel ? A part l'Immaculée, qui porte intact le lys de la vertu, nous avons tous gardé dans nos mémoires le souvenir de tant de chutes, que nos cantiques prennent contrairement aux siens le ton du repentir et non de l'allégresse, l'allure du *Miserere* au lieu du *Magnificat*. Ne faisons donc pas les orgueilleux. Le péché est notre compagnon ; nous le portons avec nous et en nous.

Alors quelle devra être notre attitude ? Exactement celle que Jean-Baptiste recommandait à ses auditeurs : « Faites pénitence, car le royaume de Dieu approche. »

Ajoutons qu'au rappel de l'histoire et à nos convictions personnelles s'adjoint, pour nous prêcher la pénitence, l'enseignement divin. Il faut croire qu'elle est une condition capitale de la vie chrétienne, puisque N.-S. lui-même, dès son premier dscours, la réclame. L'Eglise en fera autant le jour de la Pentecôte, à la porte du Cénacle, et à travers les siècles ; et l'Immaculée, à Lourdes, viendra quelques siècles après nous donner le même conseil.

Enfin, nécessaire dans son exercice elle est urgente dans son application. « Hâtez-vous, disait Jean-Baptiste à ses auditeurs ; le royaume de Dieu approche ». Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu, c'est-à-dire que la Rédemption n'ayant pu lui être appliquée, il sera comme un rameau desséché plongé au feu de l'enfer. Le temps presse ; il faut vous hâter. De même que le bûcheron, quand il veut frapper juste, par un geste prudent, pose sa hache au bon endroit avant de porter le coup fatal, ainsi la hache divine est déjà posée sur le rameau stérile. Hâtez-vous donc ; la vie est courte ; voyez comme les années s'écoulent. C'est à tous que va ce conseil, non pas seulement à ceux dont les cheveux ont blanchi et dont la santé s'altère, plus disposés à percevoir l'urgence de la conversion, mais à ceux-là mêmes qui naissent à l'existence, car on peut être très loin encore de la vieillesse et néanmoins aux portes du tombeau.

L'approche du Maître, ce n'est pas seulement celle que l'Eglise évoque, quand elle parle du jugement général, mais celle où nous le rencontrons, chacun de nous, au terme de nos jours. N'est-ce point dans cette intention que la liturgie de la vigile de Noël unit prudemment l'allégresse de la Nativité avec le souvenir austère du dernier jugement, et qu'elle nous fait demander la tranquillité pour ce jour terrible, après avoir salué joyeusement l'arrivée du Rédempteur ? : « *Ut Unigenitum tuum, quem Redemptorem læti suscipimus, venientem quoque judicem securi videamus !* »

II. — *Comment faire pénitence ?*

Devant ces avertissements comment devrons-nous nous comporter ? Avec prudence et générosité. Nul n'en doute ; aussi ce n'est pas positivement sur ce point que l'hésitation commence, mais bien sur la façon de nous y prendre pour répondre aux exigences de la justice divine. Comment faire ?

1. Ecartons d'abord les opinions, de nature à nous décourager, parce qu'elles nous feraient croire que la pénitence qui mène à la sainteté est l'apanage de quelques âmes privilégiées, dont les macérations dépassent de beaucoup les capacités ordinaires, les nôtres par conséquent. Puisque tous y sont invités, tous doivent pouvoir y prétendre. C'est donc dans la vie habituelle que se place le plan de la pénitence et de la sainteté. Lorsque le grand Apôtre faisait entendre sa voix dans les cités païennes, toutes les conditions se coudoyaient autour de la motte de terre ou des degrés de marbre qui lui servaient de chaire ; l'esclave qui passait venait se ranger silencieux auprès des nobles patriciens. Toutes ces âmes ne faisaient qu'un flot qu'agitait la même houle, une seule lyre qui vibrait sous les doigts de l'Apôtre; et la puissante parole de Paul soulevait toutes ces âmes, les arrachait aux erreurs et aux corruptions du paganisme pour les jeter palpitantes et vaincues aux pieds du Christ. Mais il ne demandait nullement aux riches de prendre la place des esclaves ; il n'encourageait pas ceux-ci à la révolte contre leurs maîtres. Il ne demandait à personne de changer de rang ni de situation. Il ne dépouillait pas l'un pour combler l'autre. Il n'avait qu'un but : leur apprendre à tous à garder leur état. Il n'avait qu'un mot : « Soyez saints à la place où Dieu vous a placés. *Unusquisque in qua vocatione vocatus est, in ea permaneat* » (I Cor., VII, 20).

Jean-Baptiste n'avait pas procédé d'autre façon. Il n'imposait pas aux autres ce qu'il avait pratiqué lui-même, sachant bien qu'ils n'en auraient pas été capables.

Aussi remarquez avec quel sens pratique il série les conseils, indiquant à tous, selon leur état, la voie à suivre. Car en somme la pénitence, l'élémentaire, la vraie, n'est-ce pas d'abord l'accomplissement parfait du devoir de chaque jour ?

Alors aux gens de bonne volonté qui lui demandaient ce qu'ils avaient à faire, il disait : « Soyez bons. Si vous avez deux tuniques donnez-en une à celui qui n'en a pas. Faites la charité. L'aumône rachète les péchés ; elle attire la miséricorde de Dieu. »

Aux collecteurs d'impôts, à ceux qui maniaient l'argent : « Soyez justes. Ne prenez pas plus que ce qui est dû, pas de fraude, pas de vol, pas d'exaction. *Quod justum.* »

Aux soldats redoutés par leurs violences et leurs brutalités — car c'étaient des soldats de métier, des aventuriers, qui vivaient de rapines et rançonnaient les populations en temps de paix — : « Ne maltraitez personne. Ne calomniez pas ; et pour obtenir l'autorisation de piller un village, n'imputez pas aux habitants des crimes qu'ils n'auraient pas commis. Contentez-vous de votre solde ».

Enfin, s'adressant aux masses, il indiquait d'une éloquence incisive et entraînante Celui qui venait et leur disait : « Préparez les voies. » Et puisqu'il était question de voirie, il ajoutait : « Que vos sentiers soient droits, redressez les routes, rectifiez-les, remettez les chemins en état. »

Ce n'est donc pas dans l'extérieur, c'est dans le cœur que la conversion s'opère ; que la pénitence s'installe et grandit. Convertissez-vous, tout est là. Après votre conversion, gardez votre situation ; faites dans le monde la même figure qu'auparavant. Dieu, en vous conquérant à lui, ne veut pas détruire le monde mais le perfectionner.

Il se passera alors pour vous ce qui se passe dans vos campagnes quand vous voulez faire produire par un arbre sauvage des fruits qui soient doux et savoureux. Vous vous gardez bien de le déplanter pour le transporter ailleurs. Ce serait le vrai moyen de dessécher la sève et de tarir la production. Vous le laissez là où il est, vous faites sur son écorce une large incision, vous y insérez une greffe et tout est dit. Le sauvageon d'hier va devenir un admirable et délicieux arbre fruitier. Ainsi de votre âme. Dieu ne la déplante pas. A quoi bon ? Lui-même a choisi dans son jardin immense la place qui lui convient. Protester contre cette place, c'est aller contre le plan divin ; prétendre qu'elle est incompatible avec la pénitence et la sainteté, ce serait affirmer que Dieu est inconséquent et d'une exigence déraisonnable. Qui de nous oserait aller jusqu'à cette extravagance ?

Comprenez-vous maintenant les conseils de Jean-Baptiste à ses auditeurs ? Envoyé pour préparer la voie du Messie, il exécutait sa consigne : faites-lui des chemins dignes de lui. Comment ?

En comblant les fossés, en remblayant les bas-fonds, en abattant les hauteurs pour niveler le terrain, en rechaussant les sentiers défoncés ravinés par les eaux, en débarrassant les mauvais passages des pierres et des broussailles, comme il convient pour accueillir le Maître puissant, le Seigneur des Seigneurs. Alors quand tout sera prêt, il viendra, il apportera avec lui le salut de Dieu : « *Et videbit omnis caro salutare Dei.* »

Ces conseils sont toujours opportuns, car nous sommes bien toujours les mêmes. Et Celui que les nations désiraient aux jours de Jean vient toujours vers nous. Nous allons célébrer l'anniversaire de sa naissance à Bethléem. Mais sa naissance en nos âmes par la grâce et par la grâce des grâces : la sainte communion, qu'en direz-vous ?... Mais sa rencontre au jour final, que le Ier dimanche de l'Avent laissait entrevoir, qu'en faites-vous ? Alors, écoutez :

« Redressons nos voies », c'est-à-dire : rectifions nos vies, conduisons-les dans les chemins sacrés de la pénitence et du repentir, sortons de l'ornière du péché, marchons droit désormais dans la franchise et l'obéissance à la loi divine.

« Emblayons les bas-fonds. » Il y a bien des trous dans notre vie chrétienne, des vides, des oublis, des omissions. Il faut réparer tout cela, et nous surveiller pour ne plus les laisser se reproduire.

« Aplanissons les terrains montueux. » Ah ! quel orgueil est le nôtre souvent, et nous élève sottement au-dessus de nos semblables, au-delà de la vérité ! Quelle morgue alors ! Comme nous devenons hautains ! Songeons à ces excès d'humeur qui ont comme source cette ambition démesurée, à ces aspérités de caractère, à ces inégalités, cet amoncellement de péchés. Il faut niveler tout cela.

* *

Voilà le vrai travail de la pénitence : la lutte contre le mal, l'acceptation des exigences du service de Dieu. Et quand nous aurons fait cela pour nous-mêmes, nous pourrons essayer de ramener dans la ligne droite du devoir de chaque jour les âmes dévoyées, de rabattre par l'humilité et la componction qu'elles découvriront dans notre conduite les âmes hautaines, altières ; de relever par la confiance les âmes abattues ; de libérer de leur servitude, en les conduisant au sacrement qui purifie, les âmes enlisées dans le péché ou accablées sous le poids de leurs passions.

Alors... quand nous aurons accompli ce devoir de charité et d'édification les chemins seront prêts, l'âme, la nôtre et celle de nos frères attendront en paix l'accomplissement des promesses divines, la grâce de rédemption viendra et ce sera le salut. Ainsi soit-il.

PLANS D'INSTRUCTIONS POUR UNE RETRAITE A DES JEUNES FILLES

VI

COMMENT ÉVITER LE PÉCHÉ

I. — *Exorde.* — Jésus, vous le savez, a voulu nous ressembler en tout, hormis le péché. Et pour nous apprendre à demeurer fidèles à notre foi et à Dieu, il a voulu subir les assauts du démon toujours et furieusement attaché à notre perte. Se rappeler la tentation de Jésus au désert.

II. — *Les pièges du démon.* — Pour nous perdre, le démon veut profiter de nos moindres désirs, de nos moindres besoins. Ainsi, à l'égard de Jésus : « *Cum jejunasset... postea esuriit* ».

Tout d'abord Satan le pousse à user de son pouvoir divin : « Faites que ces pierres deviennent des pains » ; — puis à compter sur la protection divine pour le préserver de la suite inévitable de folles actions : « Jetez-vous en bas ;... il commande à ses anges de vous soutenir... » ; — enfin il fait miroiter à ses yeux l'appât des biens matériels : « Je vous